

Libretto

LA MÉMOIRE DU FLEUVE

L'Afrique aventureuse
de Jean Michonet

CHRISTIAN DEDET

LA MÉMOIRE DU FLEUVE

L'Afrique aventureuse
de Jean Michonet

libretto

© Libretto / Libella, Paris, 2021.

I.S.B.N. : 978-2-36914-589-9

Né en 1936, passionné d'Afrique et de tauromachie, Christian Dedet publia *Le Plus Grand des taureaux*, son premier livre, en 1960, alors qu'il était encore étudiant à la faculté de médecine de Montpellier. Devenu praticien, il poursuivra parallèlement sa carrière d'écrivain. *Le Secret du Docteur Bougrat*, récit déroutant d'un médecin marseillais injustement condamné au bagnon dans les années vingt, ainsi que *La Mémoire du fleuve*, prix des Libraires 1985, sont les deux titres de ce grand voyageur présents au catalogue des Éditions Phébus.

À la mémoire de Marie Isaac, épouse Michonet.

LIMINAIRE

Tout a commencé par une vapeur au-dessus des eaux. Je venais de remarquer ce nuage avec les pensionnaires des curés tandis qu'au réfectoire, ce dimanche-là, en compagnie de frère Mathias, mon père et quelques forestiers faisaient un de ces repas qui leur permettaient d'oublier une semaine de souffrances et d'efforts.

Aucun doute, une très grosse bête se débattait au loin.

– Ce n'est quand même pas une baleine ! dit Vinet, la serviette nouée autour du cou.

Non, c'était un éléphant !

Il n'était pas rare, à cette époque, de voir des troupeaux entiers se baigner dans la lagune. Mais les bêtes reprenaient pied. Autant que la distance ait permis d'en juger, celle-ci avait l'air de se dégager avec peine et de replonger comme si elle ne maîtrisait plus sa dérive.

L'éléphant luttait-il, au bord de l'asphyxie, contre un adversaire qui aurait tenté de l'entraîner ?

Vinet appelle mon père. Frère Mathias, forte stature et bedaine en avant, arrive à son tour.

– Je ne vois guère qu'un anaconda... dit le missionnaire.

Avis contradictoires sur l'existence africaine de ce géant dont tout le monde parle mais que bien peu ont vu.

Et pourtant, c'est bien un serpent d'eau... Nous ne tardons pas à comprendre que le reptile, accroché aux fonds de latérite, a ceinturé l'éléphant et s'efforce de l'entraîner.

La partie de bras de fer a duré le reste de la journée. Personne n'a osé mettre une pirogue à flot. L'éléphant a pu éviter la noyade car, à chaque immersion, il gardait la trompe dressée. C'était précisément cette trompe qui, crachant d'incroyables quantités d'eau, avait attiré sur ce point de l'étendue mon attention d'enfant. À chaque fois, le pachyderme touche le fond et reprend l'avantage en forçant l'ennemi des profondeurs à relâcher ses crampons.

Enfin, vers la dixième heure d'un combat incertain, l'éléphant exténué met le cap sur la mission. Y sent-il son salut? Sur des fonds moins dangereux, il s'apprête à traîner l'anaconda accroché à ses flancs. Soudain à pied sec, il va piétiner ce serpent de quinze mètres dont les écailles sont aujourd'hui conservées à Sainte-Anne; il va le réduire en bouillie... Après de tels efforts, probablement est-il frappé de cécité et ne discerne-t-il plus les humains qui l'observent, ne voit-il plus le hangar aux pirogues dans lequel il va donner de front et qui s'écroule dans un bruit de briques et de parpaings...

À ce point d'un récit dont nous saurons le dénouement tout à l'heure, je n'ai pu m'empêcher de dire à mon compagnon de brousse :

- *Pourquoi diable ne pas écrire vos Afriques?*
- *J'y pense.*

Mais celui-ci avait déjà remis le hors-bord en marche et nous filions sur les eaux du Fernan Vaz, au large, précisément, de cette mission Sainte-Anne dont l'église, juchée sur un promontoire, domine les mélancoliques lagunes de l'ancien royaume de Cama.

Deux heures de vrombissement, sous un soleil de poix. Je n'avais soudain d'autre ressource que de revoir l'étrange façon dont j'avais fait connaissance avec ce conteur-né, quelques jours plus tôt...

Je me trouvais en mission sanitaire au Gabon, hors de toute préoccupation d'ordre littéraire. Désirant me renseigner sur certaines ethnies du Sud, détentrices du savoir des esclaves et créatrices des masques les plus spontanés, j'avais vu mes interlocuteurs s'interroger : « Les Bapounou... les Mitsogho... il n'y a que Jean Michonet, l'explorateur, qui pourrait vous en parler. »

Plus tard, m'étant procuré une étude sur les mystères du bwiti¹, la société la mieux structurée du pays, ç'avait été pour découvrir, dans l'index des noms cités, celui de Jean Michonet, initié notable de la secte.

À peu de temps de là, je manifestai le désir de remonter l'Ogooué jusqu'à N'djolé – de le faire en lézardant. « Ah ! devait-on me répondre, si Michonet avait encore son fameux rafiote, le Loire... »

Enfin, avais-je commencé d'interroger deux consommateurs, au Restau-bar du Wharf, sur le commerce de la peau de croco – un commerce à cette époque encore autorisé...

– Il vous faudrait voir le boss, M. Michonet.

– Il s'y intéresse ?

– Sur une grande échelle.

Et les deux lascars – qui n'avaient pas l'air de mythomanes – de me suggérer le chiffre annuel de vingt mille peaux.

C'en était trop – beaucoup trop – pour que ma curiosité ne soit piquée au vif. J'avais décidé de tout mettre en œuvre pour rencontrer un personnage annoncé de façon si prometteuse par Radio Port-Gentil. Malheureusement, Michonet était en tournée, sur les lacs de la région de Lambaréné, tout à la collecte de ses peaux.

1. Les mots africains ou d'argot de la coloniale sont expliqués dans l'index en fin de volume.

Quel ne devait être mon étonnement, un mois s'étant écoulé, en voyant l'homme débarquer. Il tirait de trois pirogues et de caisses en plastique ses dépouilles de caïmans. Il ne ressemblait guère à ce que j'attendais. Aucun signe extérieur – hors le fait d'être métis. Âgé d'une cinquantaine d'années, de taille moyenne mais athlétique, il avait, sous les paupières lourdes, le regard bleuté de l'ancêtre de Bigorre... Il était réservé. L'eussé-je croisé dans le métro parisien, je ne l'aurais probablement pas remarqué.

Un peu déconcerté, je n'avais pu m'empêcher de lui demander : – À qui ai-je l'honneur de parler ? À l'explorateur, au forestier, au capitaine du Loire, au tueur de crocos ? À moins que ce ne soit à l'Aventurier tout court ?

– Oh, l'Aventurier !... Je suis un homme qui n'est pas parti très gâté. J'ignore s'il existe un club de l'Aventure, maintenant. Ce qui est sûr, c'est que tous ceux que j'ai connus et qui, de près ou de loin, ressemblaient à ce qu'on a coutume d'appeler des « aventuriers » n'avaient pas choisi leur sort. La vie avait choisi pour eux. Ils ne pouvaient s'en sortir qu'en avançant. Leur devise ? Il m'a toujours semblé que ce devait être « foutu pour foutu... ».

Disant cela, Jean Michonet avait eu un de ces éclats de rire que j'entendais pour la première fois mais que j'allais apprendre à bien connaître. Éclats de rire qui fusent mais qui se nuancent très vite selon l'amusement, l'apitoiement, la dérision. Réaction de connivence pour conclure un récit burlesque ? Certes. Réaction de pudeur, aussi, pour atténuer l'effet d'un épisode un peu scabreux ou pour souligner – gaiement – un coup particulièrement crasse de la vie.

Écrire ses Afriques...

Laconique ou évasif, Michonet m'avait répondu : « J'y pense. » Et lorsque je devais revenir au Gabon, l'année suivante, il y eût pensé encore. Seulement...

Seulement – et là, le mot est d’Henry James – la vie est désordre et dispersion, à plus forte raison la plus intense, la plus aventureuse des vies. Pour en démêler le fil, il faut le savoir du romancier – son travail qui est avant tout d’allègement et de simplification. Qu’à cela ne tienne. Nous avons dûment réfléchi, entre-temps. Jean Michonet et moi pouvions nous compléter.

Les conversations à l’origine des trois premiers récits ont eu lieu séance tenante, en brousse, parfois à Port-Gentil. La dernière partie a été écrite sous la pression de l’événement. Mais avant de reconstituer cette « histoire vraie », il importe, je pense, de parachever le portrait de mon « héros ».

Je savais dès le début – et l’intéressé me le confirme – qu’il descend par sa mère d’un des premiers pionniers de l’ex-Afrique équatoriale française : Jean-Marie Isaac, son grand-père.

Sa grand-mère ? Une Myéné du nom d’Ésonguérigo, épousée « à la coutume », repartie quelques années plus tard pour son village avec ses deux enfants, devenue Oguéguéni – une « étoile » – au cours d’une nuit d’initiation mémorable.

Dès son jeune âge, l’enfant vit avec son père, un Normand, Marcel Michonet, et avec sa mère, la métisse Marie Isaac, la vie difficile des défricheurs de la forêt. Ces gens sont les héros de l’okoumé, les victimes désignées, aussi, de la malaria ou de la tuberculose.

Nous découvrirons, au fur et à mesure, l’incroyable existence de ce compagnon de rencontre auquel allait me lier, bientôt, une profonde amitié. Sachons seulement qu’en venant de Paris, sur la fin de mon travail, j’étais plongé dans l’appréhension. Comment allais-je retrouver Michonet après l’interdiction de la chasse et l’effondrement de son empire des crocos ? Au dixième dessous ? Définitivement vaincu ?

L’avion atterrit à Libreville. Les micros diffusent leur dernier montage de musique légère. On ouvre les portes et je n’ai pas fait le premier pas dans la fournaise de l’air libre que me voilà rassuré. Jean est à la sortie. Sanglé dans une saharienne blanche. Bagué d’or. L’attaché-case à la main.

– *Eh bien, il me semble qu'on s'est refait ?*

– *Ça peut aller...*

Et, sur le ton d'un cadre occidental qui s'identifierait à sa firme et déclinerait sa carte :

– *Je suis Maison Évolutive.*

Je connaîtrai un Michonet « Mobilier de France », à la tête de deux ou trois magasins, métamorphosé en P-DG, remplissant les paillotes gabonaises d'un style Louis XV qui, plusieurs saisons, fera fureur, témoignant de cette « Afrique ambiguë » dont ont parlé les ethnosociologues.

Ensuite...

Eh bien, ensuite, Jean Michonet a disparu. Comme Oguéguéni, sa grand-mère myéné devenue une étoile. L'histoire montrera comment cet homme, saisi dans les affres de la crise, a préféré rejoindre sa légende.

À travers ses aspects rocambolésques, la vie de Jean Michonet paraît exemplaire à plus d'un titre.

Tout d'abord, c'est celle d'un individu qui a su accepter sa condition de métis et construire sa personnalité à partir des deux sources raciales. Ni Blanc ni Noir – mais les deux à la fois. Apaisé, finalement, car n'ayant renié aucune de ses deux origines.

C'est également l'épopée d'un homme formé au creuset des pionniers, témoin de la « détribalisation » de l'Afrique et qui porte un regard d'autant plus significatif sur ses réalités qu'il est exempt de toute prétention idéologique. Ni colon ni tribun, ni apôtre ni boucanier, l'homme reste le plus souvent conscient de ses contradictions.

Avant de lui donner la parole, je voudrais signaler enfin le double phénomène qui s'est produit au cours de l'élaboration de cet ouvrage.

En ce qui concerne le narrateur, j'ai vu un homme doué au départ d'une intuition et d'un sens de l'observation peu communs

– mais plus soucieux d'action – découvrir peu à peu le monde de l'invisible, prendre goût à cette résurrection du temps perdu qui est le propre de l'artiste et du romancier. Très certainement, l'initiation bwiti le prédisposait à cette métamorphose.

De mon côté, vivant l'aventure par procuration, la recréant, un transfert s'est opéré, si bien qu'aujourd'hui je ne puis entendre parler de Marie Isaac – mère du personnage – sans une profonde émotion. Devant sa tombe, à Lambaréné, il m'a semblé que ces pages devaient être dédiées à la mémoire d'un ange.

Mais c'est peut-être le Gabon qui est le plus présent dans l'histoire que l'on va lire. Curieusement, le métis Michonet pourrait apparaître comme un nouveau type de patriote dans ce pays qui, à bien des égards, reste à découvrir. Le voici donc, ce Gabon de forêts et de rivières, dans l'écheveau de ses lianes, dans le clair-obscur de ses torrents et de ses marigots. Parfois, un galop d'apocalypse indique la fuite d'un éléphant pareil à celui qui aurait pu sortir vainqueur du corps à corps avec l'anaconda. Mais la fureur et le silence retrouvent bientôt leurs rôles respectifs, leurs rôles jamais entièrement délimités depuis la nuit des temps.

Jean Michonet a commencé de parler. Dans le montage ultérieur, je me suis senti tenu de respecter le hasard qui l'avait fait débiter par le calvaire des pionniers. Voici donc une remontée de l'Ogooué différente de celles que l'enfant avait pu vivre jusqu'alors – cette remontée du fleuve qui devait décider de toute une vie d'homme.

Le Gabon de Jean Michonet



I

Grand-père Isaac

Le 23 avril 1947, un homme à la silhouette lasse s'embarque dans une pinasse que deux Noirs maintiennent en silence.

L'aigrette n'a pas jeté son cri, le jour se lève à peine – et déjà ce ciel bas de l'équateur, ces eaux sans un reflet.

Il y a quelque chose de poignant dans l'effort que fait cet homme encore relativement jeune pour se hisser à bord. Surtout... qu'on n'essaye pas de lui venir en aide! Hier, Marcel Michonet – mon père – nettoyait rivières et arroyos, il débroussaillait, traçait des routes. Tout juste s'il ne se serait pas mis à l'eau comme n'importe lequel des cent cinquante «rouleurs» que comptait Ikengué. Ikengué... un chantier forestier du Fernan Vaz, la région côtière du Gabon où, quelques années plus tôt, avec Marie Isaac – ma mère – il avait pensé trouver le bonheur et la sécurité.

En ce petit matin, j'embarque avec lui. Nous nous apprêtons à parcourir les lagunes, à sinuer dans un réseau de rivières que d'innombrables voyages nous ont rendu familier, à commencer une énième remontée de l'Ogooué – le fleuve de mon enfance – qui devrait durer quarante-huit heures si la *Conchita*, notre pinasse, file ses six nœuds sans protester, si nul avatar ne nous arrête, si mon père, malgré son état, ne

se met en tête de visiter les comptoirs qu'il possède en cours de route.

Deux hommes composent l'équipage. Un Bapounou dans la force de l'âge, Doukaga Valentin, à qui mon père a tout appris de ce qu'est un bateau, et un nouveau boy d'ethnie Mandjabi, Samuel N'Daba, dont on nous a dit le plus grand bien. On nous a assuré en particulier qu'il était « vacciné » contre le vol. Le garçon semble avoir aussi de bonnes habitudes d'hygiène. C'est la première chose qu'a notée mon père dont une des devises est : « Pas de boy qui sente le tigre. » Bref, ce Samuel sera apte à cuisiner si, comme il faut s'y attendre, le voyageur doit rester un certain temps « là-haut ».

Mon père s'est installé à bord. Il aurait l'œil à tout – instruments et machine, provisions de bouche ; mais un signe trahit sa fatigue.

– Jean, regarde la bougie avec Doukaga.

– D'accord, Pa'... – et après inspection : Elle est bien sèche. Tu sais, j'ai laissé jusqu'au dernier moment la magnéto dans le fumoir.

– Très bien, petit... Tu commences à t'y connaître.

Le moteur de la *Conchita* tressaute, il accepte de partir. Je ne peux m'empêcher de demander :

– Pa'... tu es bien ?

– Pourquoi ne le serais-je pas ? Cesse de t'en faire. Tu penses bien que Schweitzer va me guérir. Et puis, ajoute-t-il sur un ton qu'il s'efforce de rendre gai, une fois guéri, adieu l'Afrique !

Oui, après son retour de Lambaréné, c'en sera fini de l'Afrique, de sa carrière de forestier. Son passage et le mien sont retenus à bord du *Cap Saint-Jacques*, le seul bateau par lequel il serait possible de se faire rapatrier sous peu. Mon père semble y aspirer. Mais est-il réellement si confiant ?

Je ne peux m'empêcher de remarquer l'extrême pâleur de son visage, lui qui a toujours eu le teint blond. Jusqu'à ses

taches de rousseur qui semblent avoir pâli. Le gaillard est un peu voûté, affaissé maintenant sur le banc de l'embarcation. Il a de temps à autre une quinte de toux. Sèche, la toux. Et pourtant, j'ai pris l'habitude de l'entendre, depuis des nuits, derrière la cloison de notre grande case.

Discrètement, presque timidement, mes deux aînés, René – dix-neuf ans – et Jacques – dix-sept ans –, sont venus assister au départ. Ils sont tous deux sur le débarcadère. Leur père, doucement, voudrait les engueuler.

– Eh bien, quoi... Vous n'allez pas rester comme des statues de la désolation?

Naïfs, les deux garçons répondent :

– Non, Pa'...

Jamais, me semble-t-il, notre mère ne leur a autant manqué.

– Et surtout... recommande Marcel Michonet à ceux qui vont rester en notre absence, à ceux qui ne gagneront la France qu'après liquidation du chantier, surtout : mangez!

– Oui, Pa'.

Connaissant mes frères, sachant la volonté que nous avons de nous en sortir coûte que coûte, je doute de leur sagesse. Chacun va trimer comme quatre. Il est entendu que René doit assurer la bonne marche des coupes, Jacques l'expédition des radeaux déjà prêts. Quant à André, le plus jeune, il a fallu le confier à Améz'Amélie, une tante dévouée de notre défunte mère.

Promu chef d'équipage, je donne l'ordre d'appareiller. En la circonstance, Doukaga roule de gros yeux ébahis. Visiblement, mon père souhaite brusquer les adieux. Il fait un petit signe de la main à mes frères. Ceux-ci, plantés sur le rivage, ont la gorge nouée. Le jour s'est maintenant levé mais le ciel reste plombé. Samuel N'Daba largue les amarres. Doukaga, debout à l'arrière, met barre toute du revers de son pied.

Sur l'eau, quelques rides dérisoires. Déjà la pinasse s'éloigne d'Ikengué.

– Papa...

Il ne répond pas. Il ne s'est tout de même pas assoupi, lui qui n'a jamais dormi que quatre à cinq heures par nuit ! À quoi songe-t-il en voyant défiler à l'autre extrémité de la lagune la ligne sombre des forêts ?

La navigation s'annonce monotone. La *Conchita* est dans une de ses bonnes périodes. Le monocylindre dévide sa litanie sur le miroir des eaux. J'ai emporté le jeu d'échecs : le plus grand plaisir de mon père, sa seule distraction sur les fleuves ou à Ikengué, les jours de trombe d'eau, quand au-dehors on enfonce dans la boue jusqu'aux genoux.

Si près du point de départ, je n'ose lui proposer une partie. Je sens que nous avons tout l'Ogooué devant nous. Je rêve, à mon tour... J'aurais tendance à refuser l'image de ce Marcel Michonet las, amoindri, pour ne penser qu'au pionnier qu'il a été dans ses meilleurs moments. N'a-t-il pas tout créé à Essendé, notre premier chantier, non loin de Lambaréne où nous remontons aujourd'hui ? N'a-t-il pas tout créé à nouveau lorsque nous avons quitté l'Ogooué pour aller nous établir à Ikengué, dans le Fernan Vaz – notre prétendu paradis de la Côte ?

À Essendé, aussi loin que je remonte, il me semble que mon père n'avait jamais douté de ses forces. En dépit des mauvais coups, des petites ou grandes trahisons, il était alors au maximum de sa foi en l'avenir. Pourtant, à bien des égards, notre départ pour le Sud, notre arrivée sur le Fernan Vaz avait ressemblé à la migration d'une tribu famélique.

Tandis que file la pinasse, je le revois établissant au fil des mois son réseau de rivières, attachant une à une ses billes d'okoumé pour le rassemblement du radeau. Encore, au

moment dont je parle, disposait-il de crics pour lever les grumes, de crampons pour les assujettir. Mais lorsqu'il était venu s'établir au Gabon, lorsqu'il avait ouvert ce premier chantier, les moyens d'exploitation étaient aussi rudimentaires que du temps de Grand-père Isaac. Guère mieux, dans les années vingt, qu'au tout début du siècle... Mon père me l'a souvent dit et si je l'obligeais à parler, maintenant, il me le confirmerait : à ses débuts, tout – abattage des arbres, tronçonnage, roulage – se faisait à main d'homme.

De ce travail, je connais chaque détail. J'ai souvent vu mon père tendu, anxieux, au coude à coude avec d'humbles garçons qui, sans lui, eussent ignoré jusqu'au principe du levier. À ces garçons à demi nus, il faisait descendre les billes dans les cours d'eau. Il s'agissait ensuite de construire des barrages successifs. Retenue faite, on cassait le barrage et quinze à vingt billes étaient emportées à deux kilomètres de là. À charge pour le forestier tenace, pour sa main-d'œuvre enjouée, blablateuse, de recommencer l'opération dix fois, vingt fois de suite.

J'ai assisté à l'arrivée d'une coupe, après des semaines d'efforts, dans le lac de rassemblement, à la confection des radeaux. Encore restait-il à prendre le courant du fleuve et, pour cela, à traverser le lac. Avant l'ère des remorqueurs, chaque radeau était muni de blocs de pierre que des hommes en pirogue allaient mouiller à une centaine de mètres. Les gens du bord tiraient sur la touline. Un premier bond était fait. On mouillait la pierre un peu plus loin. On tirait de nouveau. On mouillait... on tirait... cela pouvait durer une semaine.

Enfin sur l'Ogooué, le train de radeaux prenait le courant mais il fallait correctement viser. On risquait l'échouage sur les bancs de sable – pis : l'entrée inopinée dans l'embouchure d'un lac de vase – et là, adieu le radeau ! six mois d'efforts perdus.

Sur le fleuve, chaque radeau était gouverné par une immense pagaie articulée sur une fourche. Plusieurs hommes faisaient jouer ce bras dans un accompagnement grinçant. Mon père était présent à toute heure sur l'un de ses radeaux. Contrairement à bien des forestiers qui se contentaient d'aller attendre leur contingent à Port-Gentil, il vivait dans une des paillotes édifiées sur le train flottant, une de ces paillotes où ses hommes serraient leur provision de manioc et de tarot.

Je voudrais parler de ces équipées fluviales à mon père... Je voudrais lui dire : « Tu te souviens, lorsque tu as accepté que je t'accompagne pour la première fois ? » Flottages de l'okoumé... J'y reviens comme à un des moments de la plus rude intimité que j'ai vécue avec cet homme que je conduis maintenant à l'hôpital de Lambaréné. Comment cette vie de forçat ne l'aurait-elle pas précocement usé ? Comment ne paierait-il pas, aujourd'hui, les conséquences de tant d'efforts et de privations ?

Au terme du voyage, on utilisait de nouveau blocs de pierre et toulins. Ancrés à marée haute, libérés au jusant, les radeaux filaient de quelques kilomètres. Il fallait quatre marées pour traverser la rade. Ainsi, un train flottant parti d'Essendé, s'il ne s'était échoué ni perdu corps et biens, mettait-il un mois pour atteindre Port-Gentil. Des lieux de coupe au port d'embarquement il fallait compter trois mois.

Progression régulière de la pinasse. De toutes parts les eaux étales. À l'arrière, sous la robuste stature de Doukaga Valentin, le sillage où pour moi se perdent les dernières images, où semble se noyer mon appréhension. Ne suis-je pas trop jeune, à quatorze ans, pour que l'inquiétude ne s'efface à la première distraction ?

C'est mon père cette fois qui semble avoir réfléchi et qui rompt le silence :

– Jean... si un malheur devait arriver...

– Pourquoi, un malheur ?

– On ne sait ce qui peut se passer... Vinet est mort. Les Dubois qui ont été si bons pour toi viennent de mourir. Regarde ce pauvre Léobald, à l'heure qu'il est... Eh bien, Jean, si tes frères et toi deviez vous trouver dans le besoin, un jour ou l'autre, il faudrait vous adresser à Grand-père Isaac.

Silence de ma part. Mon père me scrute.

– Pourquoi ne réponds-tu pas ?

– Comme ça... Je n'aurais pas envie de m'adresser à lui.

– Il est assez riche pour s'occuper de vous... – et avec un sarcasme : La moitié de Port-Gentil lui appartient !

– Je sais. Dis, Pa'... Pourquoi Grand-père Isaac a renvoyé Grand-mère Ésonguérigo quand Oncle Pierre et maman étaient petits ?

– Ce sont des histoires de l'ancien temps. Ne t'occupe pas de tout ça.

Je hausse les épaules.

– Tu crois donc que je n'ai pas compris ? Jacques et René savent aussi.

Et qu'ai-je compris sinon l'essentiel ? Jean-Marie Isaac, arrivé en Afrique à la fin du siècle dernier, a pris une Noire à *la coutume* – à peine mieux que ce qu'on appelle une « ménagère » maintenant – en la personne d'Ésonguérigo, ma future grand-mère. Ils ont vécu ensemble plusieurs années. Ils ont fait deux petits « mulâtres » – c'est le terme que l'on employait alors. Après quoi Isaac, allant sur ses trente ans, a souhaité passer à des choses plus sérieuses...

J'entends mon père avancer des arguments, essayer pour justifier son beau-père – un beau-père avec qui il n'a jamais eu beaucoup d'affinités, pourtant – de me parler de la mentalité d'alors.

– Tu comprends, ces premiers arrivants ne savaient pas...

Il faut se mettre à leur place... Ils avaient des idées un peu biscornues... Les curés eux-mêmes...

Ah! non! Je ne puis écouter ces sornettes, à plus forte raison de la bouche de mon père. Je suis pris par cet étrange sentiment que j'éprouve pour «notre» patriarche. Je crois que je le déteste sans l'avoir beaucoup vu. Et pourtant... quelle fascination! Sa vie, son aventure africaine, je n'en ignore rien! Grand-mère Ésonguérigo en parlait encore. Les vieux conteurs myéné, au village, en avaient fait un chant à épisodes. Pensez donc! Un Européen qui était allé jusqu'à se faire initié dans le bwiti! Restés sur cet émerveillement, les uns et les autres s'étaient accommodés ensuite de la trahison d'Isaac au monde noir. Ils l'avaient acceptée avec une candeur immédiate, une sorte de résignation bon enfant.

Avec moi il n'en va pas de même et j'entends que mon père le sache!

Tandis que mon regard se perd dans le sillage de la pinasse, la légende me revient, augmentée de faits plus précis que je tiens du gendre même du pionnier.

Jean-Marie Isaac a dix-huit ans. Il est sabotier à Bagnères-de-Bigorre, dans cette France que je ne connaîtrai que beaucoup plus tard. Les hivers sont rudes dans les Pyrénées. Combien de sabots ne faut-il pas tourner, à l'époque, pour manger à sa faim? Pour oublier la précarité de son état – parfois ses tiraillements d'estomac! – le jeune artisan lit et relit les récits des colonisateurs, en particulier celui du dernier voyage de Savorgnan de Brazza qui a frappé les imaginations.

Un jour, un voisin connaissant la passion du jeune homme lui apporte un journal de Bordeaux.

– Regarde... Il y a une annonce là-dedans... Un colon du Congo réclame un garçon jeune et résolu pour l'aider dans la mise en valeur...

Isaac n'écoute pas la suite, il glisse une pièce d'or dans sa

ceinture – pièce à laquelle il ne touchera pas –, et en route pour Bordeaux! À pied! Il devait rencontrer sitôt arrivé ce «roi» du Congo : un certain Gaston Rousselot, ancien matelot dont les confidences et les propositions, sur le moment, l'enchantent.

Au cours d'une escale à la côte, le marin s'est laissé entraîner dans une fête de village. Une horde de diablasses nues et peintes s'est jetée sur lui. Quand, saoulé au vin de palme, il est revenu de ses égarements, son bateau était depuis longtemps parti. Que faire? Attendre le prochain passage? Il n'aurait lieu que dans six mois. Rousselot s'était trouvé établi dans le pays sans l'avoir choisi. De cette mésaventure, il ne restait qu'à tirer le moins mauvais parti... Un parti favorisé par les coutumes gabonaises.

En effet, dans ces contrées, la richesse vient des femmes, du travail qu'on peut leur demander. Qu'à cela ne tienne. L'installation de Rousselot étant bien vue par les Myéné, il allait se marier vingt-sept fois et faire de fabuleuses récoltes de café et de coton.

Jean-Marie Isaac sifflote devant pareille audace. Un peu contraint, tout de même, car il a des principes. Mais l'appel de l'Afrique fait taire ces scrupules et il s'embarque, quatre mois plus tard, à bord d'un bateau à roue qui s'appelle précisément l'*Afrique* et qui, en fait d'escales, égrène les noms qui l'ont toujours fait rêver : Dakar, Fernando Po aujourd'hui Malabo –, Douala, le golfe de Guinée.

Rousselot était au rendez-vous.

Mais si, à Bordeaux, il avait amadoué un futur associé, c'était un simple travailleur qu'il recevait sur place.

– ... S'pèce d'abruti! se permet-il au premier accrochage.

– On ne m'a jamais parlé de la sorte, s'étonne le jeune sabotier.

Et comme Rousselot prétend lui allouer une paillote semblable à celle d'un manoeuvre indigène :

– Ce n'est pas ce qui a été convenu !

– Eh bien, ironise l'ex-matelot devenu potentat, à prendre ou à laisser. Je ne te retiens pas.

Et il part d'un gros rire.

Jean-Marie Isaac s'était embarqué pour la fortune ; il venait de tomber dans un piège !

Comment réussira-t-il à sortir de ce piège ?

Ce sont les femmes de Rousselot qui vont l'aider. La plus influente ne tarde pas à trouver injuste la conduite de son mari envers le Blanc. C'est une Myéné et, comme beaucoup de gens de sa race, elle ne manque pas de sagesse. Bien sûr, elle n'aurait pas ouvert la bouche devant Rousselot. Mais elle sait ruser. Isaac commence à recevoir du pain, du vin : denrées que lui interdit le tyranneau. Bientôt c'est de la nourriture faite chez Rousselot que lui apportent les autres femmes en cachette : « Surtout, n'en parle pas... Ne nous dénonce pas – et là, elles ont leur logique à elles : tu es un Blanc, tu as donc besoin de pain et de vin comme les autres Blancs. »

Ce sont ces mêmes femmes qui vont lui conseiller de partir, qui lui fourniront une pirogue pour qu'il puisse se rendre chez Rebella, un chef myéné oroungo vivant dans l'Ogooué maritime, sur l'emplacement où s'édifiera par la suite la ville de Port-Gentil.

En ce temps-là, le site de Port-Gentil portait le nom myéné d'un arbre : Mandji. C'était tout au plus un campement de pêche, un ramas de paillotes sur des savanes inondées. En arrivant, Isaac commence par sauter d'une planche sur l'autre. Et comme il se sent un peu perdu, sur ces marécages du bout du monde, la première chose qu'il demande à Rebella est de le marier.

Oui, tout cela je le sais. Avant même que Grand-père ne me donne d'autres précisions, lorsque je le connaîtrai mieux, cette histoire m'est familière. Ma mère en était obsédée. Elle

y revenait sans cesse tandis que je la veillais, les dernières semaines de sa vie, chez le Dr Schweitzer...

Reflète de la lampe-pigeon, le soir dans sa case d'hôpital. Lumière bleue comme si une défense passive avait été imposée en pleine brousse. Tout juste si la malade avait la force de poursuivre son récit.

– Ne parle pas, Maman...

– Mais si, Jean, il faut que tu saches. Ensuite, tu pourras le raconter à tes frères...

Dans la lueur de la flamme de pétrole, dans la touffeur de la nuit équatoriale, je ne voyais plus que ses yeux. La fièvre la rongait. Et ce que Marie Isaac – ma mère – tenait à m'expliquer, c'est qu'une fois marié à la coutume avec Ésonguérigo, Isaac – son propre père – aurait souhaité, dans un premier temps, reconnaître ses deux enfants. Mais Rebella s'y était opposé. Rebella lui-même redoutait qu'Isaac n'emmène par la suite ces deux enfants myéné en France. Comme tout Myéné, le chef avait l'esprit hanté par les souvenirs de l'esclavage. Il avait toujours peur que ces mariages à la coutume ne soient le prétexte à une traite déguisée.

Et probablement Grand-père Isaac avait-il été confronté à des complications insurmontables – comment ne le comprendrais-je pas? Probablement s'était-il lassé? Un été, alors que riche et respecté il rentrait en France, comme chaque année, il avait mis à profit son séjour pour se marier «vraiment». Il avait épousé une fille de chez lui, une fille de Bigorre – une Blanche.

Ensuite... Eh bien ensuite, il y a eu un enfant blanc.

Et puis...

Lorsque ma mère et mon oncle Pierre voyaient cette femme, ils l'appelaient «tante». Mais ils n'osaient jouer avec leur demi-frère. On ne les y invitait guère. Et puis ma mère et mon oncle ont fini par rester au Moyen-Ogooué. Presque complètement. Ils sont devenus presque complètement ce

qu'ils étaient pour une demi-part : des Myéné Oroungo. Tout comme Grand-mère Ésonguérigo, partie de son plein gré, après un palabre régulièrement mené. Grand-mère Ésonguérigo redevenue malgré ses bribes de français, malgré ses connaissances de femme semi-occidentalisée, ce qu'elle n'avait jamais cessé d'être tout à fait : une femme noire soumise à la tribu, une cheftaine du *n'djembé* !

II

Essendé

Il y a toujours du vent au Fernan Vaz. Mon père s'est abrité derrière le rouf. Le déplacement d'air agite les cheveux roux qui, depuis quelques années, se raréfient. Il a les orbites creuses, les joues émaciées.

– Veux-tu que nous jouions aux échecs ?

La proposition n'entraîne pas une adhésion immédiate.

– Nous ferons une partie après Omboué, décide-t-il – et tandis que se profile au loin la pointe de la mission Sainte-Anne : Je serai parti sans dire au revoir à frère Mathias.

Cette constatation m'arrache un cri du cœur.

– Tant pis ! Celui-là, je crois que je ne l'aime plus.

Mon père paraît surpris. Je reprends :

– Tu te souviens, il y a deux ou trois ans... le fameux combat de l'éléphant et de l'anaconda ? La fin ne m'a pas plu.

Mon père ne peut s'empêcher de sourire.

– Comment ça ?

– Quand l'éléphant a gagné ; quand, aveuglé par la fatigue, il a fait tomber le hangar... Eh bien, frère Mathias est arrivé avec son vieux fusil...

– Il fallait bien l'abattre.

– Non ! Une pareille bête aurait dû avoir la vie sauve !

Un silence. Je n'ai jamais admis, en effet, que le missionnaire ait placé deux balles dans le cœur de cet éléphant. L'animal victorieux était venu se reposer chez les curés et les curés l'avaient massacré.

– Tu as raison, reconnaît mon père. Il y avait cependant un réel danger à laisser divaguer ce mastodonte. Et puis, ajoute-t-il légèrement narquois, il avait de belles pointes. Dieu sait si cent kilos d'ivoire, ça va chercher des sommes... Mais, rectifie-t-il aussitôt, crois-moi, Jean, frère Mathias est un brave homme ; il a fait beaucoup de choses dans ce pays. Et puis, de toute façon – désarroi soudain, dans sa voix : tout cela... c'est l'Afrique !

L'Afrique... Je sais bien que personne n'y fait jamais de cadeaux. Ce n'est pas à mon âge, toutefois, qu'on se satisfait de pareilles explications. J'ai connu mon père moins résigné. Refuserait-il aujourd'hui l'affrontement avec les Fang si, d'aventure, un assaut se présentait de nouveau ? À Essendé il repoussait seul l'attaque. Seul ou en confiant une arme au factotum Phili Conaté. Il faut que sa santé soit vraiment compromise pour avoir de la sorte entamé son courage.

Et tandis que je le tiens à ma merci, contre la paroi du rouf, tandis qu'il accepte de parler à voix enrouée, comme si j'avais un vieux compte à régler, comme si j'éprouvais le besoin de m'opposer à lui, malgré ma compassion, de le provoquer :

– Et toi, Pa'... J'aimerais bien savoir pourquoi Grand-père ne voulait pas que tu te maries avec maman.

– Comment sais-tu que Grand-père ne voulait pas ?

– Comme ça.

Mon père paraît surpris. D'un geste de la main qui lui est familier, il essuie son front moite.

– Il pensait que ça ne marcherait pas.

Et comme s'il hésitait avant de se persuader qu'il me

devait cette explication, qu'il la devait à travers moi à René, à Jacques, demain à André :

– Pour les gens de la génération d'Isaac, les mulâtres qu'ils fabriquaient avec des femmes noires ne tiraient pas à conséquence. Il m'a lui-même mis en garde quand je suis allé le trouver : « Enfin, Michonet, soyez sérieux. Vous arrivez de France, un jour vous y retournerez... »

Pouvait-on dire cependant que Grand-père Isaac se fût totalement désintéressé de sa fille ? Il l'avait envoyée en métropole, une fois grande. Marie Isaac avait passé deux ans chez les sœurs, à Bordeaux. Ces attitudes étaient dictées par des réflexes contradictoires ; elles dénotaient d'étranges pudeurs, un fonds de culpabilité.

Ce que mon père ne dit pas, ce que je sais néanmoins par les longues conversations qu'il a eues avec Max Léobald, à Ikengué – ce pauvre Léobald, ancien militaire et, hier, son associé –, ce sont les événements, les concours de circonstances qui l'avaient amené lui, Marcel Michonet – le jeune Normand démobilisé –, à vouloir partir au lendemain de l'Armistice, à vouloir s'éloigner le plus vite possible de tant de larmes et de tant de sang.

Sévèrement gazé sur les champs de bataille, mon père avait été envoyé en convalescence dans les Landes, la Grande Guerre terminée. Là, il révisait tout un système de valeurs. C'était un peu comme s'il ne parvenait à effacer la vision d'êtres humains s'arrachant les entrailles à la baïonnette dentelée. « Après ce par quoi nous sommes passés », l'entendais-je dire à Léobald, vingt ans après...

Vieux briscard, ancien « juteux », celui-ci bourrait sa pipe. Il tirait la première bouffée.

– À la guerre... (grésillement du tabac...) à la guerre, faut ce qu'il faut.

Ses tentatives pour justifier le conflit, pour défendre l'armée tournaient court devant le silence de l'ancien compagnon.

Et pourtant, mon père était patriote. Mais le destin allait décider pour lui.

Il rencontre sa future épouse au cours du séjour dans le Sud-Ouest. Loin d'être une «négrillonne», pour lui, la jeune fille est au contraire auréolée du prestige colonial qui, dans la région, s'attache au nom d'Isaac. Et puis, à peine sortie de l'enfance, Marie était fort belle – non pas belle : jolie, et douce. Je pense que mon père a dû projeter sur elle son désir d'évasion, ses aspirations à une vie nouvelle. Tous deux se sont alors promis de se revoir.

Malheureusement, la petite pensionnaire des religieuses retournait à Port-Gentil où l'agglomération commençait de naître. À Port-Gentil, avant de revenir au village myéné de Grand-mère Ésonguérigo remariée à un féticheur.

Ce n'était pas la première fois que Marie Isaac passait de la vie européenne à celle de la brousse. Quelques semaines séparaient le pensionnat bordelais du village de l'Ogooué où elle était soudain précipitée plusieurs siècles en arrière.

Prévenir Marcel Michonet ? Les jeunes gens ne s'étaient pas suffisamment parlé. Comment eût-elle osé ? En proie aux pratiques ancestrales, la tribu avait déjà décidé pour elle dans l'éloignement, sinon dans l'indifférence d'Isaac. Marie, ma future mère, était destinée en bonne et traditionnelle forme à un Pygmée du nord du pays, à un sauvage qui avait convenablement «doté»; un homme qui s'appelait Recongola et qui, sitôt le marché conclu, allait emporter sa femme – disons plutôt sa victime – ficelée comme une bête au fond d'une pirogue.

Ce que ma mère avait enduré, au cours de sa captivité de deux ans, elle n'en souffla mot par la suite. Je crois du reste que mon père avait réussi à lui faire oublier ces misérables souvenirs. Les Pygmées sont considérés comme des ancêtres, dans les races bantoues – un peu comme les Gaulois pour les Français. Imaginerait-on une femme d'aujourd'hui, même

mulâtre, contrainte à une telle régression dans le temps ? Une simple anecdote donne une idée de ce qu'était l'arriération, le peu de raffinement des Pygmées à cette époque... Ces gens ont une denture extraordinaire. Plus tard, quand j'aurai une difficulté, au chantier, avec un boulon grippé, j'appellerai n'importe quel représentant de cette communauté : « Dévisse-moi ça ! » Et le gars, avec ses dents, réussira toujours ce qu'aucune clé n'aurait pu faire !

On imagine la douleur, l'angoisse de mon père sans nouvelles de celle qu'il considérait comme sa promise. Il arrive au Gabon : aucune trace de Marie. Il commence par se disputer avec Isaac. Puis, comme il faut survivre, il entre comme commis chez Personnaz & Gardin. Le plus clair de son temps se passe en recherches. Enquête d'autant plus compliquée, d'autant plus désolante qu'Isaac ne sait pas lui-même où diable a pu passer sa fille !

Après bien des démarches, il s'assure enfin la complicité d'une tante de la captive ; une tante qui est en train d'accéder à la dignité de sage-femme itinérante. Par Améz'Amélie, il finit par savoir de combien Recongola avait doté. Reste à entreprendre l'expédition chez les Pygmées, à renchérir sur la dot initiale.

Ce n'est qu'au bout de ces tractations que mes futurs parents ont pu se marier. Isaac reconnaît sa fille : l'union est alors bénie par les curés. À peu de temps de là, mon père quitte Personnaz. Il va créer son propre chantier sur l'ancien campement d'Essendé, au Moyen-Ogooué.

Grand-père Isaac n'avait pas réussi à imaginer qu'il ait pu exister entre sa fille Marie – la mulâtresse – et le jeune colon Marcel Michonet, ce qui paraissait insolite, presque incongru à l'époque : un véritable amour.

Quatre heures de navigation. Nous approchons d'Omboué, chef-lieu du district des lagunes. Là, un vieux Corse du nom d'Orsini règne sur le poste de contrôle. On doit se signaler au passage lorsqu'on monte sur Lambaréné. Les usagers se soumettent volontiers à cette obligation : c'est le seul moyen d'être recherché en cas de disparition prolongée – et Dieu sait si, à la saison des pluies, le fleuve et ses multiples affluents sont sujets aux crues subites. C'est la seule sauvegarde en cas de tornade sur les forêts inondées, quand la foudre ricoche aux quatre coins d'un ciel devenu d'une noirceur terrifiante.

Pour l'heure, tout est calme au chef-lieu ; le Corse, débonnaire. C'est un homme perclus que l'alcool seul conserve.

– Rien pour moi, Michonet ?

On a toujours une bouteille de rhum à son intention dans la pinasse. Sait-on jamais... le bonhomme peut être utile. Et puis, on l'aime bien Orsini. Même lorsqu'il pose trop de questions : « Où allez-vous ? Qu'allez-vous faire ? » Il est la pipelette du Fernan Vaz.

En cette fin de matinée, va-t-il se permettre quelque remarque sur la mine de Michonet, sur son teint de suaire ? On serait en droit de s'attendre à une de ses civilités : « Parole, Michonet, tu ne vas pas chez la Quique, tu en reviens ! » Fort heureusement Orsini a compris à temps. Il saisit au vol son litron de Négrita et détourne le regard.

– Allez, bon voyage, vous autres du bateau.

La *Conchita* est déjà repartie.

– Où nous arrêterons-nous, Pa' ? Tu as pensé, pour la nuit ?

– Nous verrons bien.

Cette réponse m'étonne. Malgré la chaleur, sous une bâche que n'agite plus un souffle, midi venant de dégringoler sur les eaux, mon père frissonne. Il a tiré de la soute une veste

qui ne lui sert que dans les nuits fraîches. Il tousse... tousse encore et, furtivement, crache par-dessus bord.

Au bout d'une heure je dois me rendre à l'évidence : mon père ne souhaite ni parler ni participer activement à la vie du bord. Peut-être notre bref échange sur ces vieilles histoires familiales l'a-t-il remué plus qu'il ne l'aurait fallu ?

Et moi ? J'ai du mal à me détacher de ce passé que nous venons d'évoquer. D'ailleurs, en ce qui me concerne, me rendre à l'hôpital Schweitzer, n'est-ce pas me rapprocher de ma propre source ?

Cet hôpital, j'y suis né le 18 septembre 1932. Il s'agissait en fait des « nouveaux » bâtiments édifiés par le docteur après la Grande Guerre. Une de ses « marraines » a accouché ma mère et tout se serait bien passé si je n'étais venu avec la « bilieuse ».

Affolé, le médecin demande :

– Qu'est-ce que cette histoire ?

Ma mère finit par avouer. On l'a fétichée. Profitant de son séjour dans la région, Grand-mère Ésonguérigo l'avait persuadée qu'ayant eu deux garçons, il lui fallait une fille. Grand-mère n'avait pas eu à aller chercher bien loin l'homme de l'art censé « tourner le sexe ». Son second mari, le féticheur Résenzélé – un grand diable d'un mètre quatre-vingts –, était célèbre au Moyen-Ogooué pour ses « irrésistibles ».

J'ai survécu aux décoctions administrées à ma mère. Celle-ci a fini par protester : « Je préfère un garçon normal qu'une fille qui ne serait pas bonne. » N'était-il pas assez compliqué d'être métis ? La bilieuse a pris fin et mes premières années se sont écoulées à Essendé où mon père trimait alors avec des associés successifs.

J'ai entendu parler d'un certain Ludo Marchand. Curieux personnage, ce Marchand... À force d'aller avec des « Pahouines » – on ne disait pas les Fang mais les Pahouins, à cette époque –, il avait attrapé une maladie vénérienne et s'était fait rapatrier. Un coup dur, ce départ. Mon père n'a

trouvé d'autre solution que de s'entendre avec un certain Quelmette – celui-là même qui a donné son nom à la rivière Kilomètre.

Beaucoup de lieux-dits, au Gabon, portent le nom déformé d'un exploitant, du premier défricheur qui s'est arrimé là. On trouve une plaine Robin, une plaine Rechelman. Je connais un village nommé Equewa-Chantier-de-Favin. *Equewa*, en myéné, veut dire *pitié*. Ce n'est pas un hasard. Au début du siècle, le Favin en question a connu d'effroyables malheurs à cet endroit précis.

Mon père relance Essendé avec Quelmette mais, presque aussitôt, il tombe gravement malade.

Empoisonné ? Je ne saurais le dire. Il est certain qu'il venait d'être mordu par un serpent. L'accident était assez fréquent dans les campements... Il avait beaucoup plu cette nuit-là. Un naja, entré par le caillebotis du tub, était venu s'enrouler autour de la lampe à pétrole, à l'endroit même où mon père, de retour du chantier, avait l'habitude de faire sécher sa ceinture de flanelle.

Sur le moment, il n'a aucun vaccin, pas même d'eau de Javel. Il s'ouvre alors le mollet, il vide le contenu d'une cartouche dans la plaie et il y met le feu. Ce traitement un peu spécial devait lui valoir la vie sauve mais lui laisser une plaie torpide.

En dépit de ces suites, ma mère était persuadée qu'on avait cherché à empoisonner son mari. N'avait-il pas des taches sur la poitrine ? Elle faisait le rapprochement avec une affaire récente : l'empoisonnement d'un de nos voisins, Lapasse, qui courait les filles – il en avait deux à la coutume – et qui venait de trépasser avec, sur le torse, des taches identiques.

Bien sûr, la situation n'était pas la même. Mon père et ma mère faisaient un ménage uni. Elle savait néanmoins à quoi s'en tenir sur la méchanceté des gens et redoutait un acte de jalousie.

Voyant ces taches rouges, elle se dit: « On a essayé de me l’empoisonner! » Et elle le supplie d’aller se faire soigner en France.

Mon père a beaucoup hésité. Cette séparation lui coûtait. Pour les affaires, il n’avait pas grande confiance en Quelmette. Il s’est décidé tout de même. Pour la première fois, il allait nous confier à la garde du fidèle Phili Conaté.

Est-ce à cause de l’attitude de mon père, est-ce l’effet d’une de ces intuitions dont le garçon est coutumier? Doukaga, notre pinassier, évite de chanter.

Les lagunes succèdent aux lagunes. L’après-midi de ce premier jour de voyage s’écoule sans qu’aucun orage crève. Faut-il le regretter? Il en résulte une sensation d’oppression particulièrement pénible. Je ne sais rien de plus désolant, cependant, que les déluges qui vous attrapent dans le bateau et qui vous pénètrent jusqu’aux os.

Nous atteignons le confluent des trois rivières – l’Agoulé, l’Adelwé, le Poulomié – qui, après s’être détachées de l’Ogooué, viennent se jeter dans les lagunes de la côte en face d’Oguendjo. C’est moi qui décide de l’itinéraire. On dirait que mon père cherche à m’éprouver, à tester ma connaissance du pays. Sur le moment, je ne prête pas assez attention à cet effacement volontaire. Il est vrai que les rives qui défilent, maintenant, sont basses. La *Conchita* n’en finit pas de les longer. On distingue des plages de couleur claire où les N’Komi ont mis leurs filets à sécher. Il arrive que l’on surprenne aussi l’intimité d’un campement de pêche. Puis, de nouveau, la silhouette lointaine, nostalgique, des grands palétuviers.

Encore une journée et nous serons sur les lieux qui ont servi de cadre à mes premières années – ces années au cours desquelles je devais partager les jeux des enfants de la brousse.

Je ne parlais que le myéné. Aucune école, dans ces villages reculés, pour ceux qui n'avaient pas l'âge de se rendre à la plantation avec leur mère. On jouait et il n'était pas rare que des filles de douze ans, déjà mariées, viennent se joindre à nous.

Les garçons jouaient à l'*ai-pris*. Cela consistait à plonger dans l'eau boueuse des rivières. Savoir qui toucherait l'autre donnait lieu à des chamailleries sans fin. Les filles pratiquaient le *tiba*, un orchestre peu coûteux. Elles allaient à la baignade à la queue leu leu. Tout en chantant, elles serraient l'eau dans leurs mains. Cet exercice leur permettait de tourner des chants d'amour – ou de précoces obscénités – à l'adresse des garçons. Ceux-ci se moquaient d'elles. Ils répondaient en imitant le pet de l'hippopotame.

À partir du crépuscule commençaient d'autres divertissements. Le plus apprécié dérivait d'une des danses de dédeuillement : l'*okoui*. Il existait encore, à cette époque, un véritable okoui dansé par les enfants, l'*assolé*, qui ne nécessitait pas d'initiation. Même si un simple sac tenait lieu de parure, même si le masque se limitait à une planchette hâtivement peinte, les enfants avaient de tels dons que les adultes les regardaient volontiers. Les soirs de lune, les villages ne manquaient pas d'animation.

Mais si l'insouciance des enfants était grande, les conditions climatiques étaient dures, la région d'Essendé malsaine. Dès le coucher du soleil, les moustiques rendaient la vie insupportable et je n'ai pas souvenir d'avoir passé un seul jour sans prendre de sulfate de quinine. J'avalais assez bien le cachet. Il fallait au contraire la croix et la bannière pour décider Jacques, mon aîné. Les villageois disposaient quant à eux d'un remède traditionnel contre le paludisme : la *vonowanga*, un extrait de la feuille de quinquélibat. Mais s'il n'y avait eu que les moustiques...

Plusieurs villages fang avoisinaient Essendé. Nous en

avons un à moins de quatre kilomètres du chantier. Les démêlés étaient fréquents. Avec ces Pahouins – le mot, aujourd’hui, n’est certes plus un compliment – il fallait toujours s’attendre au pire.

Depuis la nuit des temps, les proches hameaux appartenaient à l’ethnie de ma grand-mère : les Myéné Oroungo, jadis prédominante sur l’Ogooué et dans le delta du fleuve. Les Fang n’étaient que de nouveaux venus – de semi-envahisseurs – pleins de vitalité, mais à la sauvagerie redoutée.

Au contraire, de vastes espaces avaient été spontanément cédés aux Blancs par les Myéné. Lorsqu’un Blanc arrivait, le Myéné disait : « Tu peux t’installer là puisque, avant nous, c’était aux Portugais. » Sur ces dispositions, l’administration coloniale – la *schtrasse* – était passée. Elle ne s’était pas gênée pour tailler à sa guise ; c’est auprès d’elle que mon père avait dû se porter acquéreur de l’exploitation de sa propre épouse.

Essendé...

Au milieu du chantier se dressait un manguier sauvage vieux de cinq cents ans. On disait que les Portugais avaient enterré à son ombre les crânes des prisonniers qui s’étaient révoltés. L’aire centrale était délimitée par deux anciens fossés comblés aux temps modernes. Selon la même légende – qui avait toutes chances d’être véridique –, les Portugais avaient rassemblé là quantité d’esclaves pendant leur longue domination sur le pays.

Sa santé rétablie, mon père revient de France. Bien sûr, en son absence, Quelmette n’a pas été correct. Non seulement il a tiré la couverture à lui, mais il a emporté du matériel qui nous appartenait avant d’aller s’établir à son compte sur le lac Anengué.

Il fallait réorganiser l’exploitation. Mon père s’est alors

entendu avec un ancien officier de marine, Tabourin, et tous deux ont décidé d'avancer en direction du lac Gomé. Malheureusement, ce qu'on pourrait appeler un fait divers n'allait pas tarder à endeuiller le chantier de ce nouvel associé.

Tabourin avait ramené d'Indochine deux domestiques annamites. Le premier, Pha, astucieux, bon à tout faire. Le second, Silon, moins évolué que son camarade mais tout aussi méticuleux et propre.

Un jour, mon père poursuit du petit gibier, aux environs d'Essendé, quand il aperçoit plusieurs pirogues remplies de Pahouins emplumés qui descendent la rivière. Ces gens lui paraissent trop excités pour être honnêtes. Il se planque dans les fourrés et que voit-il au passage? Silon et Pha, ligotés parmi les Fang. Ceux-ci venaient de piller chez Tabourin; ils emportaient les domestiques. S'ils étaient contents? C'en était de l'hystérie! Des cris à faire tourner les pirogues! Ils devaient se dire: «Qu'est-ce que ces types?» Des Annamites... Ils n'avaient encore jamais bouffé de ça!

Pas question, pour mon père, de s'attaquer seul à cette horde. Les Fang étaient une centaine. En l'absence de Tabourin, il se rend à Port-Gentil et réclame l'aide administrative.

Les miliciens arrivent. Ils cherchent, s'égarent dans la brousse. Au bout de plusieurs jours ils trouvent Pha déjà mangé, Silon encore vivant, attaché au poteau.

Ce drame de l'anthropophagie ne se perd pas dans la nuit des temps. Il n'est pas exceptionnel. Je conserve à l'heure actuelle un document de l'administrateur d'Oguendjo, daté de la même époque, qui demande des renforts parce que les Pahouins sont en train de «nettoyer» tous les N'Komi du Fernan Vaz.

Panique devant le corps de garde à l'arrivée de ceux que mon père surnomme les *touracos* – les miliciens, aussi bariolés que ce bizarre oiseau... Les Pahouins n'ont cessé de danser et de festoyer depuis cinq jours. Silon ne doit la vie qu'à leur

désir de faire durer la fête. À l'arrivée de la troupe, les participants n'avaient pas encore choisi leur morceau : il y avait un petit pinceau et un bol de peinture, sur un banc, avec lesquels le corps de la victime venait d'être « dessiné » comme la carte du bœuf à la boucherie. Côté petits feux, les femmes s'activaient et râpaient déjà l'amande d'odika.

À ce que j'ai su, la répression avait été très dure. Le village coupable détruit, presque tous les participants arrêtés. Silon a pu être libéré mais il avait vu égorger son compagnon, son propre corps ressemblait à un puzzle : on a dû le conduire chez le Dr Schweitzer, à Lambaréné, car on craignait qu'il ne soit devenu fou.

Il arrivait qu'en dépit de leur sauvagerie, la conduite des Pahouins soit franchement comique. Un éclat de rire me vient à l'instant, dans la pinasse...

– Que t'arrive-t-il ? demande soudain mon père.

– Je pensais à N'Guéma et à N'Dong, les chefs du village fang pour qui tu avais commandé une lampe à pétrole.

Mon père hausse les épaules, comme si ces vieilles blagues ne l'amusaient plus.

– Ils l'avaient commandée tout seuls, ces abrutis !

Ce doit être vrai... Remplis d'admiration pour la pétro-max qui éclairait notre case, à Essendé, les deux mauvais coucheurs étaient venus dire à mon père, sur le ton agressif et pleurard habituel, qu'ils désiraient se procurer la même.

– Eh bien, avait répondu mon père, voici le catalogue de la manufacture d'armes et cycles de Saint-Étienne...

Les deux Pahouins s'en vont. Comment ont-ils fait leur compte, une fois seuls ? Se sont-ils trompés de numéro en cochant l'image ? En lieu et place de pétro-max, six mois plus tard, ils devaient retirer à Lambaréné une machine à hacher la viande.

Quel grabuge autour d'Essendé! Tout juste si les deux chefs ne tenaient Marcel Michonet pour responsable de la méprise. Je me demande même si, malgré la crainte que leur inspirait mon père, ils n'auraient pas été capables d'essayer leur nouvel ustensile sur l'un de mes frères ou sur moi-même à supposer qu'ils aient pu nous capturer en toute sécurité!

– Non, reprend maintenant le malade, tout cela ne m'amuse vraiment plus...

Se sentirait-il incapable de lutter s'il était de nouveau placé devant les mêmes circonstances qu'autrefois? C'est que sur l'Ogooué, nous vivions la réalité de l'anthropophagie. Peu de temps après l'« affaire » Pha et Silon, un autre drame devait toucher la famille de Grand-père à travers un neveu à lui, récemment venu de France et dont la femme – une Blanche – allait être bel et bien mangée.

– Qui était cette femme, Pa'?

– Lucie Isaac. Une cousine à toi, en quelque sorte... Une personne encore jeune qui s'occupait du comptoir de son mari dans la région...

Et mon père raconte, sarcastique, comment cette Lucie Isaac, vers huit heures du matin, alors que tous les travailleurs sont au chantier, voit arriver un jour deux ou trois Pahouins pareils à des acheteurs. Ils veulent de la serge ou quelque cotonnade. Seulement ils ont peur des chiens et demandent que ceux-ci soient attachés.

Nous ne sommes plus sur le Poulomié, tout à coup, mais en ce matin de sinistre mémoire où Lucie Isaac, ne se méfiant pas, attache les molosses. Les types commencent le palabre, cherchent la querelle. L'un d'eux fait la cabriole par-dessus les coupons et se retrouve de l'autre côté de la table... « Non, non, proteste la vendeuse, c'est défendu. » Elle n'a pas fini

de parler que d'autres Pahouins accourent et se joignent aux premiers assaillants.

À partir de ce moment, ce qui s'est passé a été terrible. Les Pahouins s'emparent de Lucie Isaac, ils abusent d'elle. Complètement déchaînés, ils la portent sur le billot à poisson. Là, ils l'achèvent à la hache. Les Pahouins partis, il ne reste que la signature de leur crime : une grande flaque de sang au milieu de la cour.

Bien sûr, cette flaque a été la première chose qu'a vue le mari quand les servantes épouvantées sont allées le chercher. Le neveu de Grand-père Isaac fait prévenir le détachement de marine. Mais il fallait des semaines pour rattraper les fuyards. On arrivait à des campements abandonnés. On hésitait entre plusieurs pistes qui se perdaient dans les rivières selon une technique vieille comme l'Afrique.

À force de recherches, le mari désespéré a pu reconnaître un morceau de vêtement devant la case d'un corps de garde. C'était la robe de percale que Lucie portait le jour de son enlèvement.

Les « cols bleus » cernent aussitôt le village. Il ne s'agissait plus de miliciens cette fois, mais d'une unité de la marine qui, au moment où l'on avait fait appel à elle, procédait à des relevés cartographiques au Moyen-Ogooué. Le mari s'avance parmi les hommes. Il jette un coup d'œil dans la pénombre du corps de garde et... horreur ! il découvre la tête de sa femme piquée sur un pieu ! Une tête fumée, enveloppée de ses longs cheveux, aux yeux qui le regardent fixement. De la tête de Lucie Isaac, les Pahouins avaient fait un fétiche !

Le premier moment de stupeur passé, le détachement de marine a ramassé les villageois pris sur le fait. Toutes les pailotes ont été brûlées. Parmi les criminels, ceux que les deux marmitons des Isaac ont reconnus ont eu droit à un traitement de faveur : les marins ont fait chauffer de l'eau dans de grandes bassines, et ils les ont ébouillantés.

– Qu'est devenu le mari, Pa'?

– Il a quitté l'Afrique. Il doit être dans la gendarmerie, à Évreux.

Et comme si la fascination des origines le tenait lui aussi, mon père ajoute :

– C'était dur Essendé. Pourtant, j'y ai fait de fameuses sorties de bois !...

Il n'était pas mécontent de son travail, c'est vrai. Je l'ai toujours entendu le dire. Il avait acheté deux kilomètres de rails et s'entendait très bien avec Tabourin. En ce temps-là, un ressortissant italien, Paolasso, venait de se joindre à eux.

– Bref, murmure-t-il avant de s'assoupir, nous étions tombés sur des gens comme il faut.

Je me souviens de Sophie Agnouré, la femme de Paolasso, une métisse comme ma mère. Les deux femmes s'étaient prises d'amitié. Quand mes parents devaient se rendre à Port-Gentil, c'est elle qui nous gardait. Elle nous faisait la lecture. Ne savait-elle pas un grand nombre de contes africains ? Nous l'écoutions bouche bée lorsqu'elle contrefaisait la panthère, l'hippopotame, plus encore la tortue dont tout le monde se moque mais qui finit toujours par gagner.

Sophie Agnouré... Je croirais l'entendre d'autant mieux que la nuit va se faire plus dense sur la rivière et les zones lacustres.

Mais soudain la voix de mon père :

– Nous allons être forcés de nous arrêter à Ngweviri...

Ngweviri ? Un village sur pilotis où nous devrions arriver d'un instant à l'autre. Nous avons voulu avancer le plus possible, sortir du Fernan Vaz. Résultat : nous n'avons plus le choix quant au refuge de la nuit.

Dans ce qu'il reste de visibilité, les paillotes sont des formes fantomatiques de part et d'autre de la voie d'eau. Aucune pirogue ne sillonne les canaux. Pas une âme sur les tertres

ni sur les appontements. Moteur ralenti, nous glissons entre les cases d'un village absolument désert.

Je demande à mon père :

– Où sont partis les gens ?

– Regarde-les...

Chaque paillote renferme une moustiquaire et, à peine avons-nous sauté sur le talus, nous pouvons en voir les occupants. Presque aussitôt je comprends l'attitude de ces ombres. Des moustiques, des myriades de moustiques vibrent au-dessus de la broussaille et des eaux putrides. Ce nuage nous colle au visage, s'agglutine à nos bras. Je comprends pourquoi mon père a eu un ton étrange lorsqu'il a dit : « Nous allons être forcés de nous arrêter à Ngweveri... » En quelques instants nous sommes couverts de piqûres et avons la peau en sang.

Une voix caverneuse indique la paillote du chef : « Là-bas, au bord de l'eau... » Atmosphère empuantie de fumée de termitières. Les gens que nous découvrons sont gris sous la mousseline. Le garçon qui a fini par accepter de nous conduire a le visage lisse, les yeux vides. Un petit vieux tassé précocement. Il estime nous avoir suffisamment mis sur la voie et s'évanouit aussitôt dans l'obscurité.

– Installez-vous, suggère le chef sans sortir lui-même du voilage dans lequel il est engagé.

Une paillote vide a l'air disponible à deux pas de la sienne. Mon père me regarde. Il rit piteusement en voyant la resserre que l'on nous destine. Et comme pour s'excuser :

– Que veux-tu, ici, c'est l'enfer !

Je n'ai cessé de m'administrer des claques sur toutes les parties découvertes du corps. À quoi bon ? Des insectes comme des avions plantent leur sagaie au travers de la percale.

– Enfin, reprend mon père, une fois couchés dans notre propre cage, nous pourrions dormir.

Après s'être inondé d'eau de Cologne, il s'est étendu sur sa paille. Je l'imites dans la moustiquaire voisine. Doukaga a également droit à un abri. Samuel N'Daba, le boy, a préféré dormir dans la pinasse.

Nuit lugubre. Crapauds. Par moments, dans l'obscurité qui s'est posée sur nous comme un couvercle, un bêlement ressemble à un sanglot. Mon père ne dort pas – pas encore. J'en profite pour lui souffler :

– Tu entends ? Pa' ?

– Ne t'inquiète pas, ce ne sont que des cabris.

– Pourquoi diable les gens s'accrochent-ils ici ?

– Il y a un *imbouiri*... dit la voix altérée de mon père, un génie qui, plusieurs fois par an, quand les déversoirs des lacs se bouchent et que les eaux fermentent, donne une énorme quantité de poissons aux humains.

Je m'en tiens à cette explication. Les cabris vont bientôt bêler sans interruption mais je sombre dans le sommeil.

Aux premières lueurs de l'aube, les nuées de moustiques se sont quelque peu dissipées. Leur musique est moins soutenue à l'extérieur de la paillote. Pourtant, les cabris que j'aperçois, sur l'aire des maisons proches, ont les oreilles entamées comme par une lèpre, poules et coqs ont une plaie en guise de crête.

– Filons au plus vite, recommande mon père en essayant de réprimer cette toux qui, sur le matin, l'épuise.

Une barbe de deux jours fait paraître son regard plus fiévreux.

– Ce soir... soupire-t-il.

Si nous pouvions remonter l'Obando dans la journée, faire un bout de chemin sur l'Ogooué, Michel, un vieil ami forestier, nous accueillerait dans sa case.

– Et là, ajoute mon père, ce serait le repos. Un lit... un vrai lit...

La *Conchita* repart, dans l'indifférence des villageois de

Ngweviri pourtant assurés d'une trêve avec les moustiques jusqu'au prochain crépuscule.

Le moteur deux-temps s'échine sans désemparer. Notre avancée est convenable, l'arrivée prochaine sur le fleuve annoncée par un commencement de courant d'air.

Nous avons joué aux échecs ce matin. Mon père n'avait pas l'air à son affaire. Fatigue? Fièvre? J'ai dû tricher pour ne pas gagner trop facilement. L'après-midi il a préféré faire la sieste sur le lit de camp. J'ai dormi quant à moi sur le banc de la pinasse. J'ai dormi jusqu'à ce que le claquement de la bâche, un mouvement plus accentué de l'embarcation, comme si elle rencontrait des vagues, me fassent comprendre que nous étions sur l'Ogooué.

L'ai-je sillonné, ce fleuve, depuis le moment de mon enfance où nos parents nous ont appris, à mes frères et à moi-même, que nous serions de leur prochain voyage à Port-Gentil! Et quel voyage! Il s'agissait pour notre père de reconnaître sa progéniture. Un état civil venait d'être créé pour les individus dans notre situation. À cette date, il n'existait qu'un registre européen, les enfants nés de mère africaine n'ayant droit qu'à un jugement supplétif. Encore n'avions-nous dû d'être baptisés qu'aux bonnes relations que notre père, religieusement marié avec notre mère, entretenait avec les prêtres de la mission. Ceux-ci, par principe, n'étaient guère favorables aux métis. Un mot du père Duval, un mot qu'il accompagnait d'un gros soupir, était célèbre à Libreville: « Ce n'est pas un péché d'être noir, mais mulâtre... ! »

J'ai cinq ans. Jacques en a sept. René presque neuf. La famille au complet s'embarque au point du jour. Se sont joints à nous Paolasso, qui servira de témoin à son associé, et Phili Conaté, le Sénégalais, qui doit être témoin de race noire.

Cette descente de l'Ogooué était le premier voyage

important que j'accomplissais. À son retour de France, mon père avait acheté cette même *Conchita* qui le conduit aujourd'hui vers un autre destin. Une embarcation de onze mètres, jaugeant trois tonnes, dotée d'un monocylindre – ce qui revient à dire que nous étions et sommes encore dans le registre du « toc... toc... » indéfiniment répété par le relief des berges.

Notre arrivée à Port-Gentil, le lendemain soir, a été un événement. Je découvrais l'immense delta, les palétuviers de la presqu'île, tout un monde différent des coins de brousse où j'étais né et où j'avais vécu.

Avec une pinasse, on n'accoste pas comme avec une simple pirogue. Il fallait mouiller à une encablure. Mon père prend sa femme dans ses bras. Le boy et le pinassier sont chargés des enfants. Mais le boy a posé le pied sur une raie, il bascule et je me retrouve à l'eau. Toute une foule bigarrée s'activait autour du wharf.

Le lendemain, soleil à peine levé, mes frères et moi nous courions déjà les marécages, les savanes environnantes ; nous avons découvert le chenal où se tapissaient d'énormes crabes. Tandis que nous rôdions, la chienne Friquette – la pauvre Friquette qui se fera peu après happer en rivière par un serpent d'eau – bondissait autour de nous.

Il y avait quelques rues, à Port-Gentil, des magasins. Une artère principale, la « route cimentée », aboutissait aux douanes. Sur cette « route » se remarquaient les enseignes de plusieurs établissements appartenant à Grand-père. La quincaillerie Isaac. L'épicerie Isaac. La boucherie Isaac. Cette boucherie était un véritable complexe avant l'heure : on y faisait venir de France le bétail sur pied et l'on y débitait boudin et charcuterie. L'ancien souffre-douleur de Rouselot possédait pinasses et remorqueurs ; il paraissait à la tête de fort bonnes affaires.

Pourtant, comme lors de ses précédents séjours, mon père

ne lui avait pas demandé l'hospitalité. Je ne sais si c'était à cause de la seconde femme. Peut-être, habitué à lutter et à tout obtenir par lui-même, Marcel Michonet ne voulait-il rien devoir à son beau-père ? J'ai cru comprendre par la suite que mon père – époux de la fille mulâtre – mettait son point d'honneur à ne rien demander. De son côté, bien qu'empêché par son remariage, le vieil Isaac se vexait que son gendre ne lui demandât rien.

Quoi qu'il en soit, pendant ce séjour, nous avons logé chez Vinet, un forestier que mon père, quelques mois plus tôt, avait sauvé d'une mort affreuse.

Les mauvais coups, en effet, n'étaient pas rares entre exploitants rivaux. On rencontrait alors des individus qui n'hésitaient pas à tuer. C'est ainsi qu'au cours d'une sortie en brousse, mon père avait découvert ce Vinet assommé, jeté intentionnellement sur un tas de magnans. Lorsqu'il avait trouvé le corps, celui-ci était déjà couvert de fourmis carnassières. Il en entra par les narines, par la bouche. En peu de temps, la cervelle allait être récurée ; en moins d'une semaine, il ne serait resté du malheureux qu'un squelette d'une parfaite propreté.

Il s'était établi entre les deux hommes une solide amitié. Chaque fois que mon père se rendait à Port-Gentil, désormais, Vinet lui prêtait une de ses cases, une maison sur pilotis, du plus pur style colonial qui, malheureusement, devait être démolie par la suite.

Il n'y avait pratiquement aucun véhicule automobile, Port-Gentil étant bâti sur son étroite presqu'île. Je me souviens cependant qu'on me prenait la main pour traverser aux carrefours : c'était la ville !

La veille du rendez-vous avec l'administration, on a réussi à nous saisir, mes frères et moi, pour nous faire passer devant le photographe. Nous étions propres et frisés au fer. Un quartier-maître de la marine jouait le rôle de photomaton. Il

fallait ensuite que nos parents et les témoins nous conduisent à l'état civil. Là, ce n'eût été qu'une formalité s'il ne s'était trouvé parmi les gratte-papier un Gabonais de l'ethnie de Grand-mère Ésonguérigo. Le Myéné se dit : « Ça y est ! Marcel Michonet est en train de voler ses enfants à Marie Isaac ! » Ne pouvant falsifier tous les noms, il croit devoir transformer les papiers de Jacques. Mon père et l'administrateur s'en aperçoivent. Ils prennent le parti d'en rire. On ne pouvait tout de même laisser le nom de Marie à un garçon... Après palabre, le vieux Myéné a accepté un compromis : au lieu de Jacques-Marcel, mon frère s'est appelé Jacques-Marie.

Et maintenant mon père voudrait que nous couchions chez Michel.

Curieuse coïncidence ! C'est précisément chez cet homme que nous avons été contraints de nous arrêter au retour de ce premier voyage. Quelle nuit mouvementée ç'avait été ! « Un bon lit... », répète mon père. Je serais moins confiant. Aurait-il oublié la panthère ?

Le retour de la cérémonie s'apparentait pourtant à une fête... Nous avons les caisses d'essence, à bord de la *Conchita*, des provisions de bouche, un certain sentiment de supériorité sur le petit peuple des pirogues que nous doublions à contre-courant du fleuve. Et voilà que le soir tombe comme nous arrivons au confluent des deux Ogooué : le petit bras ou Oréga, dans lequel on s'engage pour aller à Essendé, et le grand Ogooué sur lequel se trouve la ville de Lambaréné. Il s'agit en réalité du même fleuve, partagé par une île longue de plusieurs dizaines de kilomètres.

Pas de projecteur, comme aujourd'hui. Une simple lampe-tempête accrochée à l'étrave. La nuit se refermait et je voyais glisser cette lueur juste au-dessus de l'eau.

Depuis un moment, le pinassier – le même qu'aujourd'

d'hui – est debout à l'arrière. Il se penche sur la bâche. Il scrute l'ombre tandis que mon père s'inquiète.

– Tu y vois ?

Il était dangereux, à cette époque, de naviguer de nuit. Près du bord on pouvait se prendre à la végétation. Plus au large on risquait de heurter un hippo.

– Ça peut encore aller.

Puis Doukaga est devenu formel.

– Non, je ne vois plus.

– Arrête donc à Essira. Nous passerons la nuit chez mon ami Michel.

C'était la première fois que j'entendais parler de ce forestier, originaire de Libourne, qui vivait au bord du fleuve et était marié à une Noire que ma mère connaissait.

Michel vient à notre rencontre, une lanterne à la main. Il n'était pas prévenu mais il avait entendu le moteur à travers les palmiers.

– Vous pouvez dormir ici, dit-il aussitôt. Le boy installera des lits pour les enfants.

Un magnifique berger allemand l'accompagnait et sautait sur ses talons.

Mon père regarde la bête.

– Quel beau chien, Michel ! J'ai toujours rêvé d'en avoir un comme ça.

Nous arrivons chez nos hôtes qui vivent dans une case en bambou de Chine. Il faisait frais à l'intérieur, l'air circulait et l'empilement des bambous permettait de voir les abords sans être vu.

Ma mère et Danaé Michel commencent par nous laver à grande eau, mes frères et moi. Les hommes retournent au bateau pour l'inventaire de la caisse-popote. Rentrant de Port-Gentil, les forestiers rapportaient des produits de France qui

faisaient la joie des pauvres broussards condamnés à l'ordinaire des saloirs. «Vous avez trouvé du camembert?» Tel était le premier cri sur les débarcadères. Aussi, maintenant, notre hôte était-il à la joie de parler du menu avec mon père.

Au bout d'un moment, la conversation des deux hommes, à travers la cloison, en vient à un autre sujet : selon Michel, Essira était infesté de panthères depuis un certain temps. Il ne se passait pas de jour sans que des moutons soient emportés. Un Italien, grand chasseur d'éléphants, était venu. Non seulement il n'avait pas réussi à débarrasser le village du fléau mais c'était lui, au contraire, qui avait eu une épaule arrachée.

Sur ces propos, nous ne tardons pas à passer à table. Plusieurs détails m'ont frappé ce soir-là. Le boy des Michel entraît ou sortait, pour le service, en faisant claquer le portillon de bambou d'une poussée du ventre. Au centre de la table trônait une pétro-max exactement pareille à celle que les Fang envieraient tant à mon père. Il y avait enfin, sur les sofas, des napperons brodés par la maîtresse de maison. Comme toutes les Africaines passées par la mission, Danaé Michel aimait les travaux d'aiguille.

Bref, pendant que les adultes racontaient leurs histoires, je regardais les allées et venues du boy, j'inspectais les lieux... Je n'avais pas fini ma soupe que, tout à coup, une silhouette d'une extraordinaire souplesse apparaît derrière les claires-voies. Un éclair et la bête est dans la pièce : c'est une panthère.

On imagine l'épouvante au milieu du repas ! Ma mère pousse un hurlement. En un clin d'œil, tout le monde est juché sur les chaises. La panthère plonge sous la table où se trouve le chien...

La bagarre a commencé illico. Pour si vigoureux qu'ait été le fauve, le berger allemand a quelques ressources. Il résiste. Michel court à sa chambre décrocher le fusil. Il revient,

tire sous la table. Dans la mêlée, la pétro-max roule sur le sol, heureusement sans exploser. Et nous voici dans l'obscurité.

Nul n'aurait su dire qui, du chien ou de la panthère, avait reçu les plombs. Au bout de quelques secondes, qui paraissent fort longues, je vois le fauve faire un bond, comme un trait blanc, et il repart comme il était venu.

Le chien poussait des gémissements pitoyables. Il fallait le soigner de toute urgence. Ma mère pleurait en cherchant ses enfants.

– Mes petits... où sont mes petits?

Je sens encore ses mains agripper mon cou. Enfin le boy des Michel arrive avec une autre lampe, Doukaga et notre cuisinier. Les gens du village accourent.

– On a entendu le fusil. Que s'est-il passé?

Mon père se tourne vers Michel.

– À la façon dont je lui ai vu sauter le portillon, ta panthère n'a pas été touchée. Dans ce cas, tu es sûr qu'elle reviendra.

On prend le chien que la bête a labouré de ses griffes mais qu'elle n'a pas eu le temps de mordre, on le passe à la teinture d'iode, les femmes l'emmailotent. Inouï l'effet de terreur qu'une panthère, même à distance, peut produire sur un chien. En brousse, à la seule odeur, le chien tremble, il est paralysé. N'importe quel chien qui n'a jamais vu de panthère sait ce que c'est : rien qu'à l'odeur, il sait qu'il est foutu.

Les femmes réchauffent donc ce chien complètement choqué. Mon père propose qu'on aille le placer dans la pinasse, avec notre Friquette.

– Non, dit Michel, je le mets dans ma chambre, sous mon lit, et si cette panthère revient, je l'aurai!

Devant cette détermination, plus personne n'insiste. On va chercher une caisse que l'on bourre de fibre de kapok. On y place le berger allemand. Enfin, la caisse sous le lit, les

adultes repassent à table tandis que, paupières lourdes, je ne tarde pas à m'endormir.

La suite, j'allais l'apprendre en sursaut au milieu de la nuit.

Mon père a toujours prétendu avoir reconnu l'odeur de la bête. Il aurait dit à son collègue forestier :

– Michel, ta panthère n'est pas loin, je la sens !

Et l'autre :

– Je suis prêt.

Mais notre hôte n'avait pas fini de tapoter son vieux Darne qu'un éclair fait de nouveau sauter la claire-voie. Impossible de tirer. Le fauve est sous le lit, aux prises avec le chien. Quand Michel réagit enfin, la panthère est repartie, dépouille du berger allemand à la gueule !

Le lendemain, quand nous avons fait nos préparatifs, le silence était pesant. Les Michel nous ont accompagnés à la pinasse sans que personne ose faire allusion au drame de la nuit. Il a fallu que la *Conchita* s'éloigne, sur l'Oréga, pour que mon père finisse par murmurer :

– C'était un si beau chien !